

Des films

Nicolas Bauche

10 avril 2007

Le papier ne peut pas envelopper la braise (Rithy Panh)



On le sait, Rithy Panh a vécu dans sa chair les heures les plus noires du Cambodge, lui qui fut prisonnier d'un camp des Khmers Rouges alors qu'il n'avait que quinze ans. Cette expérience victimaire, en amont du cinéma, semble se superposer à tous ses films. Grilles de lecture intime, balafres d'un pays à vif, les années 70 et le génocide courent d'une œuvre à l'autre. C'est Yim Om, la narratrice de *Site 2* (1988) mettant des mots sur la souffrance de tout un peuple dans un camp près de la frontière thaïlandaise ; c'est *S 21* (2004), ce documentaire exemplaire qui est à l'Asie du Sud-est ce que *Shoah* de Claude Lanzmann est à l'Occident. Ou encore le Centre Bophana, mémoire des atrocités commises sous le génocide et que Panh porte sur ses épaules pour que l'on n'oublie pas.

Sans être ouvertement une suite de ses précédents films, *Le papier ne peut pas envelopper la braise* obéit à un ensemble cinématographique plus large, une sorte de composition du Cambodge par images interposées. Ce pays a ainsi les visages de Srey, Mav, Poouv, ou Thida, de jeunes prostituées parquées dans un immeuble de Phnom Penh et sous la haute garde d'une maquerelle dont on n'entendra que les insultes. Elles seraient 30 000 venues de leur campagne et s'adonnant à la prostitution pour sauver leur famille de la misère. 30 000 sur 15 millions d'habitants. " *Le signe évident de la fêlure sociale dans un pays qui a subi des décennies de guerre*, écrivait Rithy Panh dans la note d'intention de son film, *c'est la façon dont on exploite économiquement et politiquement le corps des gens démunis : les pères soldats morts à la guerre laisseront des enfants ouvriers sous-payés ou, pire, des prostituées.* "

La boucle est bouclée dans un cycle de douleur sociale. " *S'il n'y avait pas eu les Khmers et la guerre, je ne serais pas devenue une putain* ", constate A'Da, consciente que l'Histoire prépare le lit des dérives sociales de demain. Les déportations orchestrées entre 1975 et 1979 ont " *déséquilibré la démographie cambodgienne, aboutissant à une proportion anormalement élevée de femmes et de vieillards, sensible encore dans les villages* ", notait déjà Michel Bruneau dans la *Géographie Universelle*. Les voici donc aujourd'hui noircir les trottoirs de Phnom Penh. Dans ce système de vases communicants, rien ne se perd, rien ne se crée mais tout se transforme. A A'Da répond sa mère, rescapée des camps de concentration et la

confrontation de leurs expériences de vie. Entre deux exploitations du corps - la prostitution et le quasi esclavagisme auquel étaient réduits les Cambodgiens envoyés par les Khmers rouges défricher les terres neuves -, qu'elle est la plus forte, comment mesurer la souffrance et panser les plaies ?

Présenté au 29e festival du Cinéma du Réel, *Le papier ne peut pas envelopper la braise* participe d'une constellation de films asiatiques pointant la marchandisation des femmes. Dong (sortie le 9 mai) du Chinois Jia Zhang Ke, tourné dans la région des Trois Gorges et en Thaïlande, présente le même alanguissement de prostituées claquemurées : des corps inertes comme endoloris au sexe et à la drogue. Quand le corps des femmes n'est pas brutalisé, il devient le produit d'agences matrimoniales vietnamiennes que courent les riches Singapouriens pour trouver chaussure à leur pied (*Match made, une affaire de mariage*, de Mirabelle Ang). Une fois le mariage célébré, l'épouse sera finalement abandonnée à son triste sort et ne rejoindra jamais son foyer singapourien. Seul le pouvoir d'achat compte, peu importe les promesses et les lois.

Nicolas Bauche

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net